

## Paul, l'horloger, le temps

Nous nous sommes souvent posé la question, Thésy, Alain et moi, de la 'vocation horlogère' de papa. Elle nous est restée inconnue. Là, comme en bien des ailleurs, nous a saisis - trop tard - le remords de ce fréquent non-questionnement des enfants à leurs parents. Peut-être une croyance vague que ceux-ci sont 'immortels' et que l'on pourra toujours les interroger plus tard. Nous ne saurons en tout cas jamais pourquoi et comment notre père, Paul, est devenu horloger.

Pourquoi ce jeune homme au beau et doux visage (cf *Clins de vie*, pp. 6 et 91), sans doute déjà empreint de cette gentillesse que nous lui avons connue plus tard, elle dont je n'ai, de ma vie, connu la pareille, pourquoi a-t-il décidé - à coup sûr dans l'assentiment familial - de quitter sa Bretagne profonde et de partir vers le Cluses d'une Savoie inconnue et lointaine ? Pourquoi Paul, fils de Guillaume directeur d'école, et frère d'Auguste instituteur, a-t-il à 16 ans coupé ce fil pour se lancer vers un horizon professionnel si différent, en même temps qu'il distendait un lien familial pourtant bienveillant au vu de la bonhomie de nos grands-parents ; qu'il rompait avec une jeunesse bretonne jusque-là apparemment studieuse et heureuse<sup>1</sup>, hors le décès de Francis, 15 ans, son benjamin ; et qu'il quittait pour toujours (mais il ne le savait pas) les lieux familiers des foires aux chevaux de Landivisiau, des champs de choux-fleurs de Plougourvest et de Tréflaouénan, des plages du Dossen et des rochers de l'île de Sieck ?

Sait-on  
la date  
du départ  
à Cluse ?  
1883 - m'ore  
d'amnésie  
à l'école ?

---

<sup>1</sup> Je l'entends me racontant les excursions dans les champs de fraises de Plougastel où, pour 20 centimes si j'ai bon ne mémoire, il avait le droit d'entrer et d'en manger autant qu'il voulait.

mémoria

Combien de fois ne m'a-t-il récité, en évidente réminiscence, les stances d'*Oceano Nox* ?

Au Pourquoi ? se mêle évidemment un Comment ? Dans quelles conditions le départ de Paul s'est-il passé ? Guillaume s'était-il rendu à Cluses auparavant pour tester les conditions du long voyage, glaner là-bas des renseignements et y repérer comment son fils allait être enseigné, nourri, logé ? Avait-il fallu, pour entrer dans cette école alors réputée pour la meilleure de France, passer un concours ? Plus probablement un examen ? Ou un simple contrôle des connaissances acquises à l'école ? En tout cas les cahiers d'études, ceux que nous avons, témoignent d'un enseignement très méthodique et, chez Paul, d'un travail extrêmement soigné. Quant aux distractions, de rares récits ultérieurs nous laissent imaginer de longues descentes en bob dont il était, à l'arrière, le pilote, sur une neige que le jeune Breton découvrait. S'y ajoutait le saut à la perche et le foot. Le 'chef d'œuvre' final consistait en la fabrication d'une montre au profil précis (homme, femme, carrée, ronde...), presque *ex nihilo*, seules quelques pièces (boîtier, ressort du spiral...) étant fournies. S'ensuivait un diplôme délivré en août 1923 - Paul a 19 ans - dont l'extravagante rédaction vaut une mention dans *Clins de vie* (p. 375).

Justification?

Revenons au Pourquoi.

Pourquoi ? Par une attirance innée pour la mécanique, innée car celle-ci était absente dans son voisinage, du moins familial ? Peut-être. Sans doute.

Il est vrai que son image, pour Alain et pour moi, est fortement corrélée à son atelier. J'y passais des heures, apprenant mes leçons, à le regarder - sa proximité souvent me suffisait - heureux, sa loupe à l'œil (Cf *Clins de vie*, p. 52), sciant, limant, perçant, ajustant..., en bref

modelant le métal, celui-là même que je devais, plus tard, aborder d'une autre façon, plus livresque, très conscient de ce lien qui s'établissait ainsi entre lui et moi.

Il est vrai aussi que son bonheur était grand lorsqu'une montre minuscule et malade reprenait vie au bout de ses doigts, ou qu'une énorme horloge d'église se remettait à marcher alors qu'il allait la reposer dans un village meusien où je l'avais accompagné, l'aidant à la porter - comme, souvent, Alain - et où on le remerciait de rendre au clocher sa personnalité séculaire momentanément perdue. ←

Mais l'horlogerie peut faire vibrer des résonances autres que celles liées à la mécanique. Se pourrait-il que ce soit l'idée du *temps*, même encore indécise comme elle peut l'être à 15-16 ans, qui l'ait poussé à partir à Cluses pour y apprendre ce que cache ce mot ? Nous ne le saurons pas mais il est d'autant plus permis de l'imaginer que son esprit y était assurément ouvert. Ne me faisait-il pas, un jour (j'avais 10-12 ans), réfléchir à ceci que le *temps* nous parle à la fois de l'*instant* et de la *durée* alors que celle-ci n'a rien (ou bien peu) à voir avec celui-là ? Je suis convaincu qu'il n'avait pas pu, sans que ces idées l'aient habité, construire cet ingénieux globe terrestre en rotation diurne que, entre autres compléments, un petit avion parcourait en une minute - ce globe complexe qui lui avait fait gagner, en 1937, un Prix international OMEGA. J'ignore s'il a connu la phrase de Saint Augustin (« Si on me parle du temps, je sais ce que c'est. Si je dois le définir, ça m'est impossible ») mais il a certainement dû, l'œil dans les rouages en rotation, d'une façon ou d'une autre se l'inventer. Peut-on consacrer sa vie à la mesure du temps sans que ces données connexes que sont la durée, les dates, les instants, les saisons, l'après et l'avant, les périodes, les siècles et, qui sait, l'éternité ne peuplent votre esprit ?

chez les cultivateurs c'était des "carillons Westminster" qu'il remettait en place. Le verre de mirabelle rarement accepté était toujours proposé.

Si Paul avait attendu de l'école de Cluses qu'elle lui donne une définition de ce qu'est le temps, qu'elle lui confie ce secret, sans doute a-t'il été déçu. Mais au moins y a-t'il appris que, à partir de fines plaques de laiton et de lames de ressort en acier trempé, on pouvait - mieux que le définir - donner au temps sa substance, son souffle, son élan. En un mot le *créer*.

---

## Une interview

Des enfants de l'école publique 'des Capucins', à Commercy, m'ayant posé par écrit quelques questions, je leur avais répondu, par écrit aussi, ce qui suit.

*Quels souvenirs avez-vous de Commercy ?*

Celui d'une ville calme, très chaude l'été, très froide l'hiver où la neige 'tenait' de fin novembre à février (j'allais, alors, à l'école en sabots de bois), celui d'une famille merveilleuse et d'une éducation assez sévère, celui d'un très bon collège, le 'Collège Henri Vogt' qui nous menait, à l'époque, années 30 et 40, filles et garçons, de la maternelle à la terminale, d'excellents professeurs (je me les rappelle tous et pourrais vous donner le nom de chacun d'entre eux) ; d'une belle église, d'une salle des fêtes, d'un établissement de bains-douches, de trois cinémas, trois médecins, un chirurgien, une librairie où j'aimais fouiner, et de beaucoup de promenades cyclistes : Montsec (ce nano-territoire américain en Terre meusienne), Domrémy (la maison de Jeanne d'Arc), St Mihiel (le magnifique 'Sépulcre' de Ligier

Ensis X, REX, LUX, VOX

moins, respectueuse des opinions autres<sup>8</sup>. Il est en tout cas cohérent avec l'agnosticisme (« Je ne sais pas, ces choses-là me dépassent »), plus qu'avec l'athéisme qui, de par son « a », est essentiellement un « Affirmo ». Agnosticisme qui présente au moins deux versants : « Je ne sais pas mais je crois, je suis croyant » ; et « Je ne sais pas mais je ne crois pas, je suis mécréant » qui tous deux affichent au moins une vertu de modestie et de soumission à la raison.

---

## Nord ou Sud ?

Bien que breton et lorrain, je me sens plus attiré par la Méditerranée que par la Baltique. En fait plus redevable à Jérusalem, la mystique, à Athènes, la philosophe et à Rome, la légiste - si justement célébrées par France - qu'à Stockholm ou Chicago. Tout en reconnaissant une dette énorme au Shakespeare des bords de l'Avon, au Brahme de Hambourg, au Faulkner du *Tandis que j'agonise*, ou au Martin Luther King des *Civil Rights* et de la non-violence, tout en rêvant souvent aux fjords norvégiens et aux lacs finlandais, aux paysages d'Écosse et d'Irlande chargés de légendes, aux glaciers d'Alaska ou d'Islande, aux décors sublimes de l'Arizona, à la forêt de Brocéliande, à ses mystères et à la voile noire du *Tristan et Iseult*..., mon âme

---

<sup>8</sup> Est-il bien nécessaire de rappeler que l'esprit modéré du « Credo » de Nicée a été maintes fois trahi par des affirmations qui se sont transformées ici ou là en intolérances et en condamnations. Les affirmations, en tous domaines, souvent naïves, ne sont tolérables que si elles en admettent d'autres, différentes. Sinon, celles d'un ultra-catholicisme mènent aux massacres du Mexique et celles d'un athéisme de choc aux abominations de Staline ou de Hodja.

Je n'ai pas  
très bien  
compris  
le titre  
qui conduit  
à la  
conclusion  
que l'honneur  
est au Nord.  
Ce n'est  
peut-être  
pas une  
exclusivité.  
Il y a  
aussi des  
massacres

au Sud.  
Sans doute en  
maîtrise quantité,  
mais la "qualité"  
(= le degré  
d'honneur) est  
partout le même.

me. Ils ont en même temps, mieux que d'autres, intégré en eux la Parabole des 'talents', qui se présente comme un éloge du travail, le serviteur étant récompensé par le maître en fonction du rendement de ceux, aux deux sens du mot, qu'ils ont reçus. Durs à la tâche, disciplinés, ils ne suivent parfois que trop le chef<sup>12</sup>. Ils mangent mal mais chantent admirablement. Ce sont des philosophes et des poètes, de grands découvreurs de la nature, en même temps que, dans leur comportement, des citoyens sérieux, travailleurs et obéissants. Obéissants, ce dont on ne saurait dire si c'est là une qualité ou un défaut.

Les Français sont des catholiques que la pratique de la confession - par quoi les péchés sont 'effacés' - a sans doute, paradoxalement, ouverts à la liberté (« Je peux bien le faire puisque je sais l'effacer »), liberté de subterfuge peut-être, mais liberté réelle, celle de penser (Voltaire) et celle d'agir (Jean Moulin), qu'ils ont écrite première dans leur devise et saluée dans les lois de laïcité. Imprévisibles, volontiers libertaires, briseurs de statues, ils sont néanmoins fortement attachés aux traditions. Volontiers chauvins, ils sont en même temps les champions de l'autocritique et de l'autodérision. Volontiers fantaisistes, ils sont, aussi, rationalistes et ils excellent en mathématiques. Ce sont des littéraires et des raisonneurs - souvent déraisonnables -, créateurs géniaux autant qu'insupportables démolisseurs, dénigreur et 'manifesteurs'. Ils mangent bien mais ne savent pas chanter. Ils sont indisciplinés en diable et désobéissants. Désobéissants, ce dont on ne saurait dire si c'est là un défaut ou une qualité.

) les allemands aussi !!

---

<sup>12</sup> On met de côté, ici, l'effroyable parenthèse qui va de 1933 à 1945.

femmes ? Elles n'existent presque pas. Hors les Filles-du-Calvaire (14), une vingtaine de Saintes et quelques apparitions furtives de Marie - ainsi de Notre-Dame de Nazareth (30) - la seule qui s'en tire à peu près est Jeanne d'Arc (75), alors que Madame (41), George Sand (17) et Clotilde (8), entre de rares autres, échappent au désastre. Saluons l'effort actuel (années 2020) pour corriger quelque peu cette criante anomalie en féminisant quelques noms de rues ou de lieux. C'est ainsi qu'un un jardin du 15<sup>ème</sup> arrondissement porte désormais le nom de notre jeune cousine Caroline Aigle.

Qu'Einstein pointe à 12 Henri Poincaré à 9 - à comparer aux 57 de son cousin Raymond, homme politique oublié -, Bach à 8 (!), Debussy à 7, Darwin à 4, Camus à 3, Spinoza et Brahms à 2, Humbolt à 1, et Shakespeare à... 0, tout comme Cervantès, Kant, Dostoïevski, Dürer, Virgile, Alhazen, Machiavel, Jean Perrin et Aristote, montre assez qu'on peut avoir été un génie, voire un immense génie, et être négligé ou oublié par les conseillers municipaux de Paris.

Pour terminer par une note revigorante, on notera que la capitale se situe fort bien s'agissant de l'ouverture au monde. Autant en termes de personnages que de sites étrangers, la moisson est abondante. En témoigne la plus-que-centaine de Chefs d'État, savants, écrivains, artistes<sup>14</sup>... du monde entier présents dans nos rues, s'ajouaux innombrables noms de villes (rues de Rome, d'Amsterdam...) et de pays (places d'Italie, des Etats-Unis...) d'outre-frontières.

---

<sup>14</sup> On compte à Paris au minimum 125 noms étrangers (Newton, Adenauer, Kennedy ...) et à Bruxelles, ville plus petite, 55. À Londres, j'en trouve 4, Calvin, Palissy, Raphael et Holbein, ce dernier étant lui-même tenu pour britannique, ce qui ramène la moisson à 3.



La raison de la gravitation est toujours la meilleure.  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un astronome se désaltérait  
Dans le courant d'une onde gravitationnelle pure.  
Un trou noir survient à jeun qui cherchait aventure,  
Et que la gravité en ces lieux attirait.  
- « Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit le trou noir plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité ».  
- « O Trou noir, répond l'astronome, que votre Singularité  
Ne se mette pas en colère,  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant  
D'un tout simple trou normand,  
Plus d'un milliard d'années-lumière au-dessous d'Elle,  
Et que par conséquent, en aucune façon  
Je ne puis troubler sa moisson  
De galaxies toutes nouvelles ».  
- « Troublant, tu l'es, reprit ce trou noir très cruel,  
Et je sais que de moi tu doutas, mécréant ».  
- « Comment l'aurais-je fait, que ce soit peu ou prou ?  
Reprit l'astronome, je n'ai pas encor fait mon trou ».  
- « Si ce n'est toi, c'est donc ton doctorant »...  
- « Je n'en ai point ». - « C'est donc quelqu'un des tiens :  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos télescopes et vos académiciens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge ».

excellent!



## L'amphore et le nectar, une fable...

### ...ou L'ignorance ignorée

Le temps n'est pas si lointain – les environs de 1900, avec des trainées ultérieures que j'ai connues – où l'on *savait*. Du moins l'adulte, lui, savait, tandis que l'enfant, l'*in-fans*<sup>23</sup>, celui qui ne parle pas (parce qu'il ne sait rien), dessine une image presque parfaite de l'ignorance.

Tout cela n'est pas si faux et a constitué, et heureusement continue de le faire, le fondement de l'éducation primaire de par le monde : l'adulte enseigne l'enfant, celui-ci apprend que la Terre est ronde, que 'se rappeler' est un verbe transitif<sup>24</sup>, que Louis XIV est mort en 1715... ; et les adultes, aussi, s'enseignent les uns les autres. En cette époque, où trône ce qu'on appelle le *scientisme*, la croyance est fort établie d'un monde arrivé à bien des égards à une sorte d'équilibre. L'Univers donne à tous l'image d'une immuabilité globale, Saint-Saëns et Franck ont amené, du moins en France, la musique classique en un point de stabilité apparente, comme Balzac et Zola la littérature. Stravinsky, Lemaître<sup>25</sup> et Proust sont à venir. Dans le champ de la science, notamment celui de la physique, alors celui par excellence du savoir, les équations de Maxwell (années 1860) ont magnifiquement décrypté la lumière, et l'ensemble des ondes dites 'électromagnétiques'... La cause est quasiment entendue et le grand physicien américain Michelson peut énoncer benoîtement que la physique – soit,

<sup>23</sup> De *fare*, indo-européen : 'parler', dont on entend le participe présent aussi dans le phéno de *phénomène* et le *phase* de *aphasie* ou de *emphase* ('Robert' étymologique).

<sup>24</sup> ... ce qui implique un « je me le rappelle » face à l'affreux « je m'en rappelle ».

<sup>25</sup> Georges Lemaître, ingénieur des mines de formation et prêtre, Liège, 1927, découvre, en parallèle avec Friedmann en URSS, l'expansion de l'Univers et donc ce qu'on appellera plus tard le big bang.

Lemaître<sup>25</sup>  
↑

je me souviens très bien que Maman insistait sur cette règle. Elle y associait :  
se souvenir de...  
et aussi  
"chez le caiffeu" et jamais "au caiffem".

pour lui, la connaissance – est arrivée pratiquement à complétude et qu'il n'y a plus que « quelques décimales supplémentaires, ou manquantes, encore à trouver », c'est-à-dire presque rien.

Osons ici une fable.

Il existerait, en un quelque part de légende, une superbe amphore, l'amphore de la Connaissance. Cette amphore contiendrait un nectar précieux, le Savoir. Au fur et à mesure des découvertes – où chacune d'entr'elles est une nouvelle goutte de nectar versée dans l'amphore, un savoir nouveau –, celle-ci bien sûr se remplit. Pour Michelson, le niveau du nectar est tout proche du bord de l'amphore. Encore quelques gouttes ultimes – les 'décimales' – et elle sera pleine : nous saurons tout. Qu'éventuellement Michelson se trompe quelque peu sur le niveau exact du nectar, il est clair ici qu'un jour viendra où l'amphore sera pleine : alors, oui, nous saurons tout.

À vrai dire Michelson était optimiste et son appréciation était même cocasse. Dès les décennies suivantes, vont surgir ces *décimales* que sont rien de moins que la relativité qui révolutionne notre vision de l'Univers, l'expansion de celui-ci, la mécanique quantique qui dévoile en grande partie le monde invisible du microscopique, la biologie moléculaire avec cette clé du vivant qu'est l'ADN, sans parler de l'informatique, des sciences sociales, de l'écologie, des musiques atonales, de l'art non figuratif... Qui plus est, plus nouveau en tout cas, il apparaît que, presque toujours, un savoir nouveau ouvre un champ d'inconnu lui aussi nouveau, dont on ignorait jusque-là qu'il existât, sorti du fond des ténèbres de l'Univers, ou de la conscience. La mécanique quantique introduisait le probable (Bohr) dans un monde tenu jusque là pour prévisible (Laplace) ; et l'on découvrait la non-décidabilité (Gödel) dans une mathématique marquée par la certitude

Taty, elle, me parlait de  
« "on" ce pronom malhonnête qui  
qualifie celui qui l'emploie ».

absolue du théorème (Euclide), la dégradation de l'Univers (Carnot, Boltzmann) en négation de sa permanence (Aristote), la 'matière noire' en sous-produit de notre examen de la matière connue, etc. Ces champs nouveaux, en révélant des ténèbres inattendues, ouvrent alors beaucoup plus que leur propre nouveauté : ils nous apprennent paradoxalement l'immensité de notre ignorance, non pas celle que je cerne (j'ignore le grec, ne l'ayant pas appris, tout en sachant que le grec existe), mais celle dont justement j'ignore jusqu'à son existence.

Dans la fable, à chaque découverte nouvelle nous versons en effet une goutte, plus ou moins grosse, de nectar dans l'amphore et, bien sûr, la quantité du nectar inclus *augmente* d'autant. Mais tout semble se passer comme si le fait de verser cette goutte entraînait un effet supplémentaire, celui de *dilater* l'amphore. S'il en est ainsi - la dilatation exprimant la révélation d'une ignorance jusque-là inconnue - il devient difficile de savoir si, dans l'amphore, le niveau du nectar est monté - ce à quoi l'on s'attend - ou si, peut-être, il est descendu. L'amphore nous révèle qu'une augmentation du savoir peut alors non seulement ne pas nous rapprocher de la connaissance du grand Tout mais, pradoxe, nous en éloigner.

Oui excellent  
 je connais pas la  
 variante du ballon  
 on suggère la connaissance  
 à l'intérieur et ils s'entend.  
 à sa surface la part  
 d'inconnu  
 augmente.

### Les jumelles

Un lien existe à l'école, entre français et science, mais ténue. Sur les trois registres du vocabulaire, de la syntaxe et d'une expression déliée, l'enseignement de la science peut renforcer celui du langage, ce

C'est bien en tout cas au cœur de celle-ci que je me situe lorsque je me mets à moduler mes adjectifs ou mes adverbes, c'est-à-dire ma vision du monde, à l'aide du comparatif (cet arbre-ci est plus grand que celui-là, tu cours moins vite que moi), lequel annonce qu'un jour viendra où je serai en désir, puis en état, de *mesurer*.

Plus tard, à partir des noms et des verbes vont naître les phrases. Et bientôt, parmi elles, vais-je pouvoir distinguer deux grandes familles : les unes, de loin les plus nombreuses, ont une portée qui n'est que momentanée et locale (« Je vais peindre des aurochs dans la grotte, prends la torche et éclaire-moi ») alors que d'autres - structure grammaticale identique - sont comme marquées d'un sceau d'absolu : « Chaque matin, le soleil se lève » ; ou « Dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse... », phrases-joyaux qui nous ont en particulier permis de créer ce temps étrange et, le plus souvent, incertain qu'est le futur : « Demain le soleil se lèvera » ; phrases robustes que nous appelons, suivant les cas, des lois, des effets, ou des théorèmes ; phrases durables dont l'accumulation progressive sur les rayonnages de la grande bibliothèque du savoir<sup>26</sup> constitue la substance même de la science. Qu'elles soient énoncées dans la langue courante ou - après Galilée et lorsque nécessaire - dans cette autre, universelle, que sont les mathématiques, ne change pas grand-chose à cette réalité : notre science et notre parole, en tant qu'expressions de la connaissance, sont intimement reliées, comme le sont des sœurs jumelles. La parole doit en effet la majeure partie de sa clarté et de sa logique à la rigueur scientifique tandis que la science se présente avant tout comme un discours sur la nature, presque un récit, c'est-à-dire, en dernier ressort, une parole. Lorsque Bentolila distingue le *parler-vrai* du *parler-beau* et

<sup>26</sup> ... ou encore dans l'amphore de la page 9.

9.  
39

certes mais dans ce contexte  
on ne voit pas bien d'où sort  
ce Bentolila.  
↓ de proutemps?  
(ou)

\*  
attcliser  
un "blanc ou"  
ici ↓  
"absolu" : "  
Je peux  
expliquer.

qu'il réclame qu'à l'école on enseigne en priorité celui-là, celui-ci pouvant (et devant) venir plus tard, il ne fait rien d'autre que de prôner la pratique d'un langage aussi précis, aussi construit et aussi exact - orthographe incluse - que peut l'être un fait de science.

Certes, il arrive à chacune des deux jumelles de reprendre ici ou là sa liberté, par exemple lorsque la parole s'envole dans les volutes de la poésie ou lorsque la science s'échappe dans les développements les plus obscurs du langage mathématique. Il n'empêche : quand on enseigne aux enfants les fondements de la langue et les rudiments de la science, il devrait être exclu de le faire sans les tenir l'une tressée à l'autre ; sans y voir deux versants connexes de la pensée ; sans s'aider de l'une pour enseigner l'autre ; sans faire remarquer aux enfants que si l'une se bâtit sur des lois, l'autre, identiquement, le fait sur des règles ; sans leur raconter leur commune histoire et en même temps leurs destinées distinctes mais complémentaires, l'une nous parlant d'un monde largement extérieur à nous, l'autre d'une histoire et d'une culture intrinsèquement nôtres ; sans, de ce point de vue, évoquer devant eux la beauté singulière des mathématiques en ce que, à la fois, elles émanent du cerveau des hommes et semblent surgir du plus profond de l'univers.

Langage et science offrent, aux enfants qui les apprennent, une double chance. Lui doit leur donner de s'affirmer dans la rigueur, la clarté et la richesse d'une parole porteuse de sens. Elle, tout en développant curiosité, imagination et ouverture au monde, doit les porter au respect des faits et de la vérité, comme à la modestie qui s'attache à ce respect.

Pour une vie d'adulte à venir, n'est-ce pas là un viatique raisonnable ?

toujours  
le blanc du  
appelé  
aussi  
"espace  
inseccable"

L'indicible ? L'inatteignable ? Qui oserait prétendre que, sachant parler de tout, il échapperait au champ immense de nos ignorances, ou de nos incapacités, ou de nos bégaiements ? Ignorance des origines, incapacité à définir le temps, ou l'inexistence, ou le néant, ou l'Amour,

La majeure part de la beauté se situe dans l'au-delà-des-mots, quand elle me révèle une parcelle masquée de cet *au-delà* -, « univers inconnu tiré du silence et de la nuit »<sup>27</sup>, indéniable autant qu'inaccessible -, que cette parcelle me comble, à m'en presque rassasier, de bien-être ; ou qu'elle m'aide simplement à vivre mieux et qu'alors je la dise belle.

Il existe aussi un *pseudo-indicible* lui aussi souvent proche-parent de la beauté, celui qui ne résulte que de l'impossibilité de décrire en mots familiers un élément du connu. Ainsi de 'l'indicible' de ces théories physiques - particules élémentaires, cosmologie, matière organisée, matière noire, chaos - qui doit sa beauté aux immensités qu'elles embrassent et son élégance aux architectures de leurs démonstrations. Des démonstrations qui, comme celles des théorèmes, évoquent la perfection.

La perfection ? Orgueil, délire, oui souvent, mais pas toujours : nous en pressentons l'existence dans une Fugue de Bach et la tenons à pleines mains avec le Théorème. Perle des mathématiques, celui-ci est beau du Vrai qu'il déclame - c'est à Boileau (« Rien n'est beau que le vrai... ») et à Keats qu'ici l'on songe. Il est beau de cette satisfaction dont il nous emplit tout en nous laissant incertains quant à son lieu de naissance : enfoui depuis les débuts dans l'Univers ? Ou joyau récent de l'esprit humain ?

<sup>27</sup> Marcel Proust, *La Prisonnière*, La Pléiade, 1988, t. III, p. 754.

comme finalement tu  
l'évoques il est piquant qu'un  
"théorème" c'est à dire une "parole de dieu"  
soit le pur produit de l'intelligence humaine  
"théorème de Pythagore" une belle antithèse !  
Et aussi : "les maths" sont elles une invention ou une découverte ?

La beauté existe-t-elle ailleurs que dans celui-ci, inventée par lui à titre d'auxiliaire de vie, de pansement à nos blessures, de correctif illusoire à notre perception des laideurs et des malheurs de la vie ? Distraction futile, exutoire à l'ennui en bord d'un écoulement inexorable, celui du temps ? Illusion de l'homme accablé qui y trouve, candidement, soulagement et espérance ?

N'est-elle pas plutôt la projection sur notre monde d'une Beauté essentielle qui existe, selon Marc-Aurèle, en dehors de notre jugement et de nos exclamations, la beauté étant alors moins subjective qu'on ne le dit ordinairement ? Vérité éternelle, selon Platon, qui nous caresse de son aile, nous fait entrevoir l'invisible, nous murmure l'indicible et nous parle du Mystère et de l'Éternité ? N'est-elle pas en tout cas la manifestation la plus prégnante de notre aspiration à un *plus*, à une dilatation de l'être, mais aussi à une plongée dans les profondeurs en même temps qu'à une perception partagée entre tous, sorte de résonance universelle et de bien commun ?

Mythe ou réalité ?

Du *beau* nous avons tous une connaissance sensible – ô combien immédiate, disons-la expérimentale, en même temps qu'émue, et nous pouvons affirmer, du cœur et de l'esprit, qu'il existe.

De la Beauté nous recevons de miraculeux miroitements, d'indicibles indices, mais elle demeure inaccessible, sorte de onzième catégorie qui s'imposerait à l'entendement mais n'aurait de réalité que dans l'esprit de chacun. Le peintre, l'écrivain, le biologiste, le musicien croient irrésistiblement en elle mais elle fait vibrer en chacun d'eux des harmoniques différentes, si différentes parfois qu'ils en perdent la voix et devien-

ment d'elle, entre eux, des muets : « Je croyais savoir, disent-ils d'elle, mais je ne sais plus très bien, et ne réussis qu'à bégayer. »

Hélas, la Beauté ne se laisse pas facilement appréhender. Mais, aussi secrète qu'elle soit, c'est une compagne assidue. Elle « vit de vie et ne [nous] quitte pas ».

---

## Marcelle, ou Mars et le violon<sup>28</sup>

Marcelle (-Jeanne-Marie) était la fille de Louis-Charles-Albert (dit 'Albert') Philbert et de Marie-Mathilde-Annette (curieusement dite 'Louise') Énard. Le 'Mars' de son prénom laissait entrevoir un caractère qui se découvrirait non pas belliqueux mais vigoureux, voire impétueux. Elle était née en 1898.

Bachelier (section Math-élem), Albert avait appris l'art de l'horlogerie à Paris. Mais sa priorité, c'était l'art des sons auquel, dans la famille, tout devait être soumis. Nommé professeur de musique à l'École normale d'instituteurs de la Meuse, située à Commercy, il était surtout professeur de violon. Sans doute bon professeur puisque le Directeur du Conservatoire de Nancy, Alfred Bachelet - compositeur, élève de Gabriel Fauré - à qui Albert adressait ses meilleurs élèves lui avait écrit : « Monsieur Philbert, vous êtes un excellent professeur. Si je pouvais ouvrir une seconde classe de violon dans mon Conservatoire, c'est à vous que je la donnerais. » À défaut d'une classe à Nancy,

---

<sup>28</sup> Merci à Alain qui a relu, et enrichi, aussi bien 'Paul' que 'Marcelle'.

tu peux  
supprimer  
cette note  
très  
~~élogieuse !!~~

élogieuse !!



tu n'as rien ?  
cela me semble sur évalué ?  
↓ aurais nous des compositions manuscrites ?

Albert s'adonnait à la composition, une cinquantaine d'opus dont une dizaine édités, musique harmoniquement aussi sage que son caractère, à lui, était bouillant. Moyennant quoi, l'archet et la plume jouaient à coup sûr dans sa vie un rôle bien supérieur à celui de la loupe d'horloger.

Très tôt la décision s'était imposée : Renée serait pianiste et Marcelle violoniste<sup>29</sup>. La petite fille avait été prise en mains par son père avec une vigueur et une sévérité telles que Louise devait intervenir (« Albert, laisse cette enfant se reposer un peu, tu vois bien qu'elle pleure ! Elle est épuisée ») et que, parfois, Marcelle se mettait à le « détester », disait-elle plus tard, au point... de placer, pour se venger, son couvert à l'envers lorsqu'elle mettait la table. Lui avait vite décelé le don exceptionnel de sa fille et le résultat avait été là : Marcelle était vite devenue une vraie violoniste, sonorité chaude et sensuelle à la Grumiaux, virtuosité sans faille (ah, les Sarasate et les Paganini, ah les staccati volants et les doubles cordes, ah le concerto de Brahms et la Chaconne de Bach que j'entendais dans mon enfance !...). Il fut question de la présenter au Conservatoire de la rue de Madrid mais, à son grand regret, cela ne se fit pas (Guerre 14-18 ? Frein de Louise, apeurée par Paris ?...), ce qu'elle regrettera toujours. C'est dans les années 20 que Bachelet l'embauchera directement, court-circuitant le

<sup>29</sup> De trois ans son aînée, célibataire (la guerre de 14-18 avait massacré un énorme pan de la gent masculine), Renée vivait au sein de la famille et, jusqu'à la naissance d'Alain, nous étions cinq à table. Très artiste (bonne aquarelliste, elle courait les expositions, en Hollande ou ailleurs), Renée (« Taty ») a largement contribué à mon éducation et à mon instruction, français et histoire en particulier. À bien des égards, je suis son enfant. Toujours gaie et émerveillée de la moindre parcelle de beauté, ou d'ouverture, ou de culture entrevues, elle était générosité et joie de vivre. Elle nous a quittés brutalement en 1965. Alain pourrait ajouter qu'orphelin

de père à douze ans et demi, il a été principalement élevé par deux femmes, ce qu'il a découvert récemment.

jury d'entrée, aux premiers violons de l'orchestre de Nancy et qu'elle fonda là un quatuor à cordes.

C'est aussi alors qu'elle ouvrit, à Commercy, son école de violon, donnant suite à celle de son père. Elle eut bientôt trop d'élèves<sup>30</sup> pour pouvoir les suivre tous individuellement : elle prenait les meilleurs en leçons particulières, et les autres (moi par exemple, très médiocre) en groupes de 3 ou 4. Tout ce petit monde montait sur scène une ou deux fois par an où elle dirigeait l'Ouverture des Noces, le Boléro, la Danse macabre, l'Arlésienne ... Intransigente sans indulgence quant à la justesse, ardente adepte de la gamme par quintes *versus* la tempérée, elle attachait aussi une importance extrême à la tenue d'archet et au poignet droit. C'est sans doute à la primauté absolue donnée par Albert à la musique qu'elle a dû en revanche de n'être jamais allée à l'école, ce qu'elle regrettait vivement, au moins pour la gaité des cours de récréation<sup>31</sup>. Un précepteur l'avait enseignée à la maison, bien sans doute puisque je n'ai jamais lu d'elle une seule faute d'orthographe et que, sur ses cahiers, je la vois résoudre des problèmes d'arithmétique pour moi fort ardu, sauf à les traiter par l'algèbre. Ses sports étaient le patin à glace et surtout le tennis dont elle était devenue, à Verdun, championne de Meuse.

en 1925 ?  
Ayant épousé Paul, le jeune horloger venu de sa Bretagne natale via Cluses, elle avait vécu la maladie de son mari, survenue en juin 1939, terminée au printemps 1942, comme un énorme choc<sup>32</sup>. Il

---

<sup>30</sup> J'en ai compté jusqu'à 52 sur son carnet des leçons retrouvé après son décès.

<sup>31</sup> Le fait que Renée ait, avant elle, été dispensée d'école en raison d'une santé tenue pour fragile, avait dû s'ajouter au violon, prioritaire, pour en dispenser identiquement Marcelle.

<sup>32</sup> Suite ininterrompue d'attaques frontales (foie, poumons, cœur, système nerveux, intestins, larynx...), chacune violente, parfois mortelle, suffisamment inexplicables dans leur enchaînement pour que deux professeurs de la Faculté de médecine de

Formulation à  
à revoir !

avec l'aide déterminante de son  
beau frère Auguste, alors jeune retraité de l'éducation  
nationale, qui a passé plus d'un mois à Commercy  
pour sortir Marcelle de la déprime.

avait bien fallu qu'alors elle prenne la direction de la maisonnée,  
famille, maladie du mari, commerce, et en particulier qu'elle gère  
seule la débâcle de 1940<sup>33</sup> avec une extraordinaire maîtrise. Après  
quoi, la vie avait repris un peu comme avant, jusqu'au décès de Paul,  
51 ans, en 1956. À ce moment, arrêter tout comme on le lui conseillait ?  
Non mais décider de reprendre au vol la bijouterie et de la faire  
prosperer, ce jusqu'en 1975, année de sa retraite.

Puis-je, en elle, distinguer la mère, la violoniste, l'entrepreneuse  
et la femme ?

La mère était sévère, parfois rude, parfois injuste, supportant  
mal mon désordre persistant tout en s'occupant assez peu de mes  
études et laissant Renée (Taty) - qui a habité avec la famille à partir de  
1939 - le faire. Elle, si expansive, devait se désoler d'avoir en face d'elle  
l'enfant taciturne, trop rêveur, parfois muet, que j'étais. Elle était  
mieux servie avec Thésy et Alain. Mais dépassant tout cela, je recevais  
d'elle une éducation stricte fondée, pour la résumer d'un mot, sur l'im-  
pératif absolu du respect, celui dû aux personnes, le même que celui  
dispensé à même époque au catéchisme. En somme, éducation clas-

pas sûr !!  
du tout  
non  
ma

disons que je bénéficiais de l'effet "petit dernier"

Nancy soient venus à Commercy examiner ce 'cas' en vue de leur enseignement. Sa  
mort avait été annoncée deux fois (avec condoléances à Marcelle), en juin 1939 à  
Commercy et en juin 1940 à Landivisiau. Le Docteur Douzain avait été admirable,  
venant deux, parfois trois, fois par jour, nuits comprises, et luttant pied à pied contre  
cette pieuvre qui, vaincue en un point, ne cessait de rejaillir en un autre.

<sup>33</sup> Périple insensé, de Commercy à Chalon-sur-Saône, puis de là vers la Bretagne,  
dans la folie générale des routes surchargées, marée Nord-Sud à traverser, voitures,  
charrettes, vaches, soldats en déshérence, brouettes chargées d'une grand'mère...,  
avec, dans la Peugeot, un mari mourant, une sœur et deux enfants, les piqués des  
Stukas dont je voyais les bombes éclater sur les côtés, des auberges bondées où l'on  
dormait dans les couloirs (Thésy et moi, une fois, ensemble dans un tiroir de  
commode)...

signaler ici que Thésy a écrit  
cette épopée ? voir ajouter le  
texte de Thésy dans l'édition  
finale ?

sique, relativement 'à la dure', ajoutée à celle de Paul, plus douce, et à celle de Renée, plus axée vers l'école. À eux trois, combien je dois !

La violoniste était transcendée par la musique, qui habitait un caractère naturellement passionné. Elle pouvait jouer des heures durant, avec une prédilection pour le Bach des suites ; pour le Beethoven des sonates violon/piano jouées avec Renée, et surtout celui des quatuors à cordes, sommet à ses yeux indépassable ; pour le Brahms des sextuors, elle qui, pour les jouer, aurait traversé la France ; et pour le Franck de la sonate qu'elle avait beaucoup jouée avec Suzanne, sœur du poète Henri Franck (hasard homonymique), cousine proche de Bergson et épouse d'Étienne Brissaud, médecin de fin de vie de Proust<sup>34</sup>. Malheureusement l'arthrose abîma très précocement ses doigts, la handicapant rudement dès les années 1950.

L'entrepreneuse était celle qui avait décidé, à la mort de Paul, de prendre sur ses épaules, en plus des leçons de violon, l'affaire commerciale, aidée par un horloger, trois vendeuses - et une Marguerite fidèle et touchante<sup>35</sup> -, réussissant à en augmenter la 'surface', renforçant les exclusivités avec des marques telles que Omega, Tissot, Christofle ou Baccarat, et participant activement au fonctionne-

---

<sup>34</sup> Elle avait connu Suzanne à Vaucouleurs, tout près de Commercy, lors de la guerre de 14-18, alors qu'Étienne y était mobilisé dans un hôpital de guerre et que le jeune couple s'était installé là. Un piano avait fait l'affaire pour enchaîner les sonates, Bach, Mozart, Beethoven, Schumann... et Franck dont une cousine de Suzanne, une Boutet de Monvel, répétitrice du compositeur, lui avait transmis, en ligne directe, les indications, précieux héritage.

C'est Suzanne Brissaud qui, bien plus tard, au piano, nous avait introduits pour la vie, Thésy et moi, à l'ineffable des trois trios de Schumann.

<sup>35</sup> ... dont Marcelle avait consigné les paroles pleines de bon sens et de pittoresque. Cf. *Doubles croches*.

je crois que c'est elle qui a trouvé la nouvelle  
dénomination "l'heure et le bijou" - Résolument moderne  
elle a aussi fait partie  
d'un groupement d'achat  
dès l'avènement de cette  
formule.

ment de l'Association des Bijoutiers de France. C'est là, outre l'épisode  
de la débâcle, que sa nature 'marseillaise' se révéla le mieux.

Quant à la femme, c'était un alliage complexe. Dominait, je  
crois, la fantaisie, qui lui faisait adorer l'imprévu, l'improvisé, l'inhabi-  
tuel, l'inattendu. Elle n'aimait rien de plus que de voir la maison  
envahie soudain par des groupes de nos jeunes ami(e)s et camarades  
d'étude et de les encourager à la musique ou à la danse; que de  
prendre le train, le bateau ou (en fin de vie) l'avion\* pour une direction  
incongrue; que d'organiser un nouveau spectacle ou de diriger une  
Messe de Schubert du haut de la tribune un dimanche de Pâques, ou  
un soir de Noël; que de se promener cheveux au vent dans le Paris  
des bistrotts ou des boutiques de mode. Mais à la fantaisie s'ajoutaient  
le contact facile et le charme.

Le contact facile? C'en était parfois presque gênant. Tout  
nouveau visage déclenchait sa curiosité, son désir de connaître, donc  
un échange, une conversation (peut-être imposée à l'autre), parfois  
une amitié durable. C'est ainsi que, lors d'une cure à Alessandria, elle  
s'était liée avec le violoniste Salvatore Accardo ou, à Colmar, avec  
Robert Soëtens ou, dans le train, avec l'Ambassadeur du Brésil à  
Vienne...; que, dans un petit restaurant parisien, elle pouvait conver-  
ser gaiement, tout le repas durant, avec ses voisines, quelques jeunes  
femmes... fort légères pour ne pas dire plus, au grand embarras de  
Thésy, présente; ou qu'elle avait reçu tant de fois, avec Paul, tous ces  
Américains du 74th General Hospital - hôpital de guerre installé à  
Commercy, en 44-45 - avec qui elle tenait de longues conversations  
en utilisant jusqu'à la corde les quelques mots d'anglais qu'elle  
connaissait.

Le charme? Le mot est revenu plusieurs fois sur les lettres de  
condoléances reçues lors de son décès. Il émanait sans doute de la

\* Alain aviateur amateur se souvient  
l'avoir ramenée de Saint Dié avec son violon  
en DR 400 dans des conditions limites;  
d'collage très difficile depuis un certain  
embourbés. Aucune inquiétude de son côté.  
Y et T plus réservés n'ont eux jamais tenté  
le baptême de l'air 55  
on peut dire que ce soir là son poids plume  
nous a sauvés.

musique qui l'habitait, de l'empathie qui la faisait s'ouvrir si facilement au vis-à-vis, mais aussi de cette fantaisie qui pouvait frôler la poésie - les *carmina* du mot 'charme'. Pour moi, ce mot, c'est d'abord ce moment béni - j'ai 5 ans, premier souvenir réel - où elle m'avait installé sur ses genoux, entre ses bras, face au Pleyel et à l'album des « Vieilles chansons » délicieusement illustrées par Boutet de Monvel, et où elle m'avait chanté - s'accompagnant au piano - le *Monsieur de la Palisse* et le *Ah ! vous dirai-je maman* harmonisés par Widor. Alors, pour moi, le charme, bien avant de connaître ce mot, oui, c'est là, ce jour-là, que j'ai découvert ce que c'était.

Yves Quéré, Pâques 2023

Braniraimo.

→ (c'est peut-être autre chose à faire des sortes de "clins de vie" posthumes de Maman à faire.

Il me vient à l'idée l'épisode épique de la panne dans la Gross Glockener alpenstraße les 2 communions (?) à la fille en un WE 56 à plus de 80 ans, 2010